

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

VII

(Suite)

"Il vient chaque jour, M. Jacques, mais il vient pour marraine, qui l'aime à me rendre jalouse. Il cause avec elle, fort bien, ma foi, quand... je n'ai pas l'air d'écouter ; de sorte qu'à son arrivée, régulièrement, je m'absorbe, — en apparence, — soit dans des transcriptions de notes littéraires, soit dans une étude difficile de sonate, soit dans quelque peinture de fleurs. Et, tandis que je copie, que j'étudie, que je peins, mes oreilles ne perdent pas une syllabe de la conversation.

"Il est rêveur, poète, ce M. Jacques, lui qui, par sa carrière, devrait plutôt tourner au matérialisme ; ses descriptions, très imagées, font "voir" le site qu'il préfère, le village blotti dans l'ombre douce des bois. Avec rimes et cadences, ce serait du Sully-Prudhomme.

"De plus, M. Orvanne est bon, studieux. Ses plans d'avenir, très simples, se réduisent à ceci : le travail et la charité. Le travail dans la chaumière paternelle, en attendant qu'il puisse acheter ou louer une maisonnette campagnarde ; la charité, en prodiguant ses soins aux miséreux, tout autant, si ce n'est plus qu'aux riches.

"De fiancée ? De mariage ? Nenni... M. Jacques épouse la solitude et la médecine : ces deux femmes-là lui suffisent déclare-t-il.

"Tu comprends que ce paysan cénobite ne manque pas d'originalité. Aussi mes "travaux" se ressentent de ses indiscretions. Les pensées de Legouvé, de Pascal, de Marmier sont tronquées ; la sonate s'émaille de quelques fausses notes ; la peinture

prend des tons étranges. Tout à coup, j'entends la voix de marraine : — Que fais-tu donc, petite ?

"Un peu rouge, je lève les yeux, et... c'est fini. Dès lors que mon personnage entre en scène, le docteur Orvanne devient muet ; mais il observe. Pour ce piocheur, qui n'a eu ni le temps ni l'argent nécessaires au plaisir, je suis, évidemment, un sujet d'étude, comme les animaux qu'il disséquait, paraît-il, dans son enfance. Il suit mes mouvements, écoute mes bavardages, avec un air à la fois étonné et amusé qui signifie : "Tiens, c'est donc ça une femme ?" Et, comme cet air-là m'énerve, je taquine M. Jacques, au grand désespoir de marraine, qui trouve que j'intimide encore plus son protégé.

"Voilà, May, "tout" ce que j'ai à te dire depuis ton départ. Ce "tout" est "peu", aussi peu que ce que tu m'écris sur ta vie journalière. Pauvre May ! tu te trouves bien à plaindre ; et moi, je suis ravie, "ravie", tu entends, de te savoir en pleine solitude, en pleine campagne, hanté d'un air pur, dans un repos complet. Ne critique pas trop les vieux parents de ton mari. Ils radotent, c'est possible ; mais je suis sûre que, parmi leurs radotages, il y a des choses charmantes. Si tu ouvres un coffret plein de fleurs flétries, quelques-unes d'entre elles exhalent encore un parfum très doux. Eh bien, aspire le parfum des récits d'autrefois : coutumes et costumes ne manquaient pas d'originalité, tu le sais ? Quand nous "radoterons" à notre tour, je crois bien que nos récits seront beaucoup moins touffus, beaucoup moins naïfs, et que nos descriptions de toilettes ennui-ront fort nos petites-filles... Elles murmureront entre elles que nous sommes bien "sciantes" avec nos "volants en forme", nos "boléros plissés", et le reste.

"Adieu, May, je t'embrasse avec l'affection que tu sais. Souvenirs à ton mari. Vingt baisers au Dauphin.

"P. S. — Suivant ton conseil, j'ai parlé à marraine, — timidement, —

d'une bicyclette. "Elle ne veut pas." J'apprendrai le "patinage", voilà tout. Donc, je mets une pierre tombale sur mon rêve. C'est inouï tout ce qu'il faut enterrer de "rêves" dans la vie."

Paris, le... 18...

"Tu as bien tort, May, d'abréger ton séjour à la campagne. Ton mari s'y plaît. Yves y boit du lait crémeux. Toi, tu fais une provision de forces. Trois raisons excellentes pour rester. Ta mondanité réclame le départ, et... vous allez partir. Tu prenais goût à la chasse, cependant, d'après tes descriptions de carnage. Fi ! Ce n'est pas féminin. Je n'arrive pas à comprendre une femme qui tue... surtout pour le plaisir de tuer.

"Le plaisir de tuer !" Oh ! May, c'est déjà triste de couper une fleur, puisque c'est sa mort ; comment peut-on prendre plaisir à voir tomber un oiseau qui chantait si gaie-ment dans l'espace, à coucher tout sanglant, entre deux touffes de bruyère, un pauvre petit lièvre ivre de liberté ? Une main féminine est faite pour panser les plaies, non pour les faire. Laisse bien vite à jamais fusil, carnier, cartouchière, et gardes-toi d'inspirer à Yves l'amour de la "tuerie". C'est déjà si cruel, l'enfant !

"Tu te lamentes sur ma vie monotone ? Cette vie est quelque peu changée. Marraine prend ses habitudes d'hiver : souvent des intimes viennent déjeuner ou dîner avec nous. En général, ce sont des vieux très vieux et des vieilles très vieilles. Les "vieux" me baisent la main, les "vieilles" me baisent le front. Fils ou petits-fils, parfois même les deux, les accompagnent. Ils s'inclinent avec une raideur anglaise accentuée. Je riposte par le petit signe de tête que tu m'as appris... non sans peine. Ensuite, on lunche, on cause, on fait un peu de musique, on joue au tennis dans le jardin quand il fait beau, dans le hall s'il pleut. Tous ces "jeunes" son titrés : "SUZAN." vicomte de... comte de... baron de... marquis de... C'est un vicomte, le